

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean VOLLE

Lettre à mon père

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p.60-61

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Lettre à mon père

Tu ne m'écris jamais que pour me gronder, comme si j'avais moi-même cherché la maladie qui m'afflige. Pour la centième fois, tu reviens, dans ta dernière lettre, sur le chapitre du travail, l'apologie de l'étudiant laborieux, la flétrissure du paresseux, les exhortations, les menaces, les mesures de rigueurs, l'exemple de ma petite sœur, tout revient dans cette longue lettre que je n'ai pas pu lire sans fatigue. Tu n'oublies qu'une chose, cher père, la seule utile et nécessaire C'est de songer un peu au microbe maudit, qui seul est la cause de mes maux et des tiens. Tu n'as donc jamais entendu parler du microbe de la paresse qu'a découvert le docteur Stiles ?

Voilà le coupable, le seul, le vrai, le grand coupable : le microbe de la paresse. Tous mes membres en sont pénétrés, il pénètre même mon intelligence. Ma bonne volonté, mes viriles et énergiques résolutions n'y peuvent rien ; il

me ronge, il est maître de moi. Je suis malade, père, bien malade..!

On dit, papa, que le meilleur médicament contre cette maladie, consiste en une vie très variée, très accidentée, égayée de continuelles distractions. L'énergie et la vitalité du corps reviennent à mesure que dépérit le microbe, et le moyen de le mettre à mal c'est de changer souvent de climat, de voyager, de faire du sport, de se coucher un peu tard, et de tenir longtemps la tête sous les couvertures, le matin. Il faut en outre éviter absolument les maux de tête, par un repos constant de l'intelligence.

Tu vois, mon cher père, combien tu as eu tort de ne pas m'acheter la bicyclette que je désirais pendant les dernières vacances, et surtout de me procurer de nouveaux dictionnaires et de me renvoyer dans ce pensionnat.

Si tu m'aimes un peu, si tu as souci de ma santé, n'hésite pas un instant, guéris-moi, tu le peux. Je suis, en ce moment, dans un état qui m'inquiète. Les progrès réalisés ces derniers jours par le microbe sont effrayants. Je suis le dernier pour le grec, le dernier pour le latin, le dernier pour les mathématiques, le dernier pour tout. Je ne sais jamais une leçon, ma mémoire ne retient plus rien, et je ressens, même de l'inaction, une grande lassitude et une grande faiblesse.

Mon bien cher père, quand je recevrai ta prochaine lettre, je serai peut-être à l'infirmerie, ou injustement retenu dans le casino. Je n'ai pas la force de t'en dire davantage et de prolonger cette lettre. La fatigue m'abat : dans cinq minutes, je serai plongé dans un sommeil profond.

Bien tristement à toi, ton pauvre fils,

Jean VOLLE